

## Prologue

La plage.

Ce n'est pas le ruban doré sur lequel la mer vient baver. Ce n'est pas non plus un morceau de CD ou le rebord plat de la banquette arrière d'une voiture. Non, cette plage-là elle est toute verte et ne comporte pas un grain de sable.

Enfin... au sens propre.

Depuis la nuit des temps (ou peut-être seulement le petit matin), les turfistes nomment ainsi cette bande de pelouse qui longe la ligne droite de l'hippodrome de Saint-Cloud. Pourquoi la plage ? Probablement parce que, l'été, les spectateurs en tenue légère s'y allongent nonchalamment entre deux courses. Les enfants trottaient et les femmes se la racontent ; la plage, quoi ! Les hommes, eux, se musclent les neurones à la recherche du prochain gagnant.

Les turfistes appellent ça *faire le papier*.

Et puis, la plage a une réputation d'observatoire à défendre. A entendre les vrais, les purs... ceux qui ont le verbe haut du savoir dogmatique, c'est ici – à trois cents mètres du disque – que les chevaux se sortent les viscères. C'est aussi à la plage qu'on les voit se faire *ficeler* ou *ligoter*. Il ne faut pas confondre ces deux verbes ; dans le jargon de la cabane, ce sont presque des antonymes.

Ficeler un cheval signifie le retenir, ne pas défendre sa chance. A l'inverse, un cheval ligoté voudrait aller bien plus vite (et son jockey aussi) mais il ne le peut. Entouré d'adversaires qui l'empêchent de passer, il n'a pas la possibilité d'accélérer. On dit aussi qu'il est *enfermé, dans la gelée de coing*, voire *emmuré vivant*.

C'est rageant d'avoir mis son argent sur un cheval qui va "plein gaz" sans pouvoir passer, non ?

Bref, de tout cela (et de beaucoup d'autres choses encore), la plage vous livre le secret. Les mains dans les poches et sans jumelles. Dix fois mieux que perché sur le toit des tribunes, les dernières Zeiss autour du cou. D'ailleurs, il n'y a pas que les turfistes qui le savent. Quelques entraîneurs ou propriétaires viennent s'y salir les Weston à côté des jeans frelatés. Ils ont compris qu'on ne lit pas dans les bulles de champagne comme dans du marc de café. Ils préfèrent voir leur cheval cracher ses boyaux plutôt que d'entendre Madame l'encourager d'un gosier frêle. Loin, très loin de l'arène... dans le silence aveugle d'un effort virtuel.

A la plage, on voit et on entend tout. Les cages thoraciques qui se gonflent, le pelage moiré prêt à péter sous la tension des côtes, le martèlement sourd des petits sabots bien graissés sur le gazon chevelu, le claquement sec et rythmé des cravaches, le hurlement des jockeys, la respiration lourde des battus.

C'est là que j'aime suivre les « courtines », pour employer la *jactance* du pelousard. C'est là que je m'imprègne du roulement de tambour qui accompagne le passage du peloton, loin du vrombissement de la foule. J'adore ce bruit, même si le pauvre gaille qui défend mon osier rame comme un galérien. Bien sûr, on distingue mal l'arrivée. La belle affaire ! Après la course, il y a les redifs sur le circuit intérieur de télévision. Le plus important, c'est de se trouver là où le peloton crache son feu. Après, tu sors ton calepin et surtout tu te plâtres les écoutilles. Parce que si tu prêtes attention aux perdants qui te racontent comment Tartemolle n'aurait jamais dû être battu, t'es foutu !

D'ailleurs, ça vaut aussi pour les tuyaux, ce poison mortel... le Nutella des gogos. Dès la première tartine, t'es déjà en manque ! Le vrai joueur est un solitaire qui

n'emprunte ni ne doit rien à personne. Un loup des step-  
pes. C'est sûr qu'à côté du pesage et de ses salamalecs, la  
plage ressemble à une steppe. Une steppe battue par le  
vent d'hiver ou il n'y a plus un rat. Juste toi et le cheval,  
pardon... le cheval et toi. Les courses sont un plaisir. S'il  
ne peut être partagé, c'est tout simplement parce que les  
perdants nourrissent les gagnants. Les faibles habillent les  
forts. Il ne s'agit donc pas d'onanisme mais d'une jouis-  
sance noble.

Voilà l'essence des courtines.

L'argent ? C'est un fil conducteur, rien d'autre.

J'ai tout lieu de croire que le gars dont vous allez lire  
l'histoire était un mec comme ça. Un mec comme moi. Un  
joueur... ça c'est sûr ! Pour balancer un manuscrit dans  
une poubelle, ce qui revient à lancer une bouteille à la mer  
(la mer, la plage...), il faut être rudement gonflé, non ?  
Toujours est-il qu'après la der, en allant jeter mes tickets  
(j'aurais pu tout autant les éparpiller sur le sol, de rage, au  
lieu de les déposer sagement dans le réceptacle idoine,  
avec cet esprit civique qui m'honore), j'ai tiré une drôle de  
tronche. Il y avait là une enveloppe molletonnée, toute  
jaune. D'un jaune qui vous agresse la rétine. C'était la  
première course que je perdais (un handicap pourri). Tou-  
tes les autres, je les avais touchées. Plutôt une bonne  
journée. Alors, la fleur au lazingue, j'ai saisi cette enve-  
loppe, toute jaune, toute propre. Croyez-moi, je ne l'ai pas  
regretté ! Et vous non plus, quand vous lirez l'histoire de  
ce pauvre mec...

Sur l'enveloppe, était écrit au feutre noir :

### *Le dossier Pouchkine*

Une belle écriture, comme je les aime. Derrière des ca-  
ractères bien trempés, on sentait une main ferme et  
assurée. Ce que j'ai lu me l'a confirmé. Le mec qui a vécu  
cette aventure sait défoncer les portes de son destin. Pas le

genre indécis. Et puis, je vais vous faire un aveu. Je n'en ai pas franchement l'air comme ça, mais la littérature, c'est un peu mon truc. Quand j'étais lycéen, j'adorais Pouchkine. Aucun flambeur ne reste insensible à *La Dame de pique*, mais avec *Eugène Onéguine* et *Boris Goudou-nov*, le père Alex m'a également fait aimer l'opéra.

Ok, la minute culturelle est terminée. Revenons à notre sujet. J'ai donc ramassé l'enveloppe, puis j'ai lu ce truc extraordinaire. Une histoire pareille, ça m'a fichu les boules ! Je me suis dit : "Mon vieux, il faut que tu transformes l'essai. Le type a jeté son manuscrit comme une bouteille à la mer, il s'est remis entre les mains du destin et le destin... c'est toi."

Si vous croyez que je personnifie le destin à travers ma petite personne, vous faites fausse route... mais pour une fois, je me suis senti utile. Franchement, ça m'aurait ennuyé que le bébé Pouchkine fût mort-né !

Bon, mon rôle s'arrête là où le sien commence.

Je vous ai tout dit... et même un peu trop.

*Paris, dans un futur proche.*

Je m'appelle Fléance Morgane. Comme la fée ou la voiture. Mais qui se souvient encore de cette voiture ? Les collectionneurs ou ceux qui rêvent de l'être, comme moi. La route promet d'être longue avant que je puisse m'en procurer une ! J'exerce en effet l'honorable profession de journaliste hippique, qui n'a jamais eu la réputation d'enrichir quiconque... si ce n'est les marchands de papier. La fonction de journaliste hippique ou sa résultante – le pronostic – reste cependant un des rares métiers qui échappe au verdict sans surprise de l'ordinateur.

Merci la glorieuse incertitude du sport !

L'aventure que je vais vous narrer et qui est mienne (je me serais bien passé de cette paternité !) ne débute toutefois pas sur un hippodrome, mais dans un stade de football. Pas si bizarre... sachant que le stade en question est celui de Chantilly, haut lieu de culture et de tradition hippique. C'est effectivement la Cité des Condés qui héberge l'équipe de Russie pour la Coupe du Monde. Celle-ci bat son plein depuis la mi-juillet et la finale aura lieu demain dimanche à Paris, au stade de France.

Il est d'ailleurs très rare de voir une même capitale organiser deux fois cette grande fête sportive, à moins de vingt ans d'intervalle.

Vous l'avez deviné, l'affrontement décisif oppose la Russie à la France dont le terrain d'entraînement (Clairefontaine) n'a pas changé depuis sa victoire mythique de 1998. Championne d'Europe deux ans plus tard, la France

du ballon rond a ensuite traversé un long tunnel dont Zidane aurait pu la sortir en 2006, sans son fameux « coup de boule ».

Nous revoici donc sur le devant de la scène.

Pour sa part, la Russie n'a pas été tellement plus brillante. Elle doit son ascension au génie d'un seul homme : Vassili Pouchkine. Dans un sport collectif, il s'agit là d'un fait unique, mais Pouchkine est un buteur hors du commun. Toute l'équipe s'articule autour de lui. Il suffit de lui passer les bonnes balles et de mettre en place une défense musclée. Comme ils le prouvèrent face à Napoléon et plus tard à Stalingrad, les Russes ne sont pas en reste, côté défense. Toutefois, l'absence d'une attaque percutante les faisait stagner dans les classements internationaux, jusqu'à l'arrivée de Pouchkine. Tous les buts qui ont assuré la qualification de son pays pour cette finale lui sont redevables. Les autres joueurs ne sont que des pions ; au mieux des faire-valoir !

L'équipe de France est nettement plus homogène. Sans dépressions ni sommets ; rien que du linéaire. Portée par un ouragan cocardier, elle a laborieusement gravi les échelons de la gloire. La voici dans la ligne droite, telle une énorme machine que nul ne peut détourner de son chemin. Personne... sauf un homme : Vassili Pouchkine.

Seul contre onze.

Car vous pensez bien que les nôtres ne vont pas le laisser dribbler tranquille ! En tout cas, le spectacle qu'enfantera ce combat promet d'être grandiose. Nous verrons à la fois, le soliste et l'orchestre... ce qui est très rare au foot.

En dépit de l'heure matinale, il fait chaud et lourd. Pourtant, sur ce petit stade de banlieue mieux gardé que l'Elysée, on est loin de la tension qui électrise l'arène. Les Russes s'entraînent en toute décontraction, cherchant vainement une bouffée de rosée dans l'atmosphère pesante.

Mon rédac-chef m'a demandé de *couvrir* Pouchkine, sous un angle auquel mes confrères n'auront certainement pas pensé. Le virtuose du ballon nourrit une passion secrète pour le pur-sang et l'installation de son équipe à Chantilly – un pur hasard – lui permettra d'alimenter sa dévotion. D'autant plus que son "patron", Maximilian Kremer, possède une grosse écurie à deux pas de là, chez Prospère Barrois, jeune entraîneur surdoué qui fait main basse sur toutes les grandes courses.

Voilà donc comment un journaliste hippique se retrouve sur un stade où il n'a rien à faire, l'avant-veille d'une Coupe du Monde sur laquelle il n'a rien à écrire.

Kremer est une sorte de super manager ; on appellerait ça un sponsor s'il ne s'agissait pas d'une équipe nationale. Car à ce niveau, il intervient dans le cadre du plus pur bénévolat. Véritable *talent scout* (chevaux et bipèdes), c'est lui qui a découvert, promu et "négocié" Pouchkine. Trente millions de livres sterling pour le Coventry Spitfire dont il est le président. Le transfert du siècle dans le club du siècle !

Kremer suit son poulain partout depuis l'éclosion de son génie footballistique. On imagine donc sans mal comment le Russe a contracté le virus du cheval. Lorsque, fortune faite, il prendra sa retraite, le jeune milliardaire se consacrera exclusivement à sa nouvelle passion. C'est tout du moins ce que j'ai lu dans une revue spécialisée ; l'info reste à vérifier auprès de l'intéressé. Comme beaucoup de footballeurs, Pouchkine sort du ruisseau... mais d'un ruisseau d'eau claire, comme la nouvelle Russie, épurée de sa pollution industrielle et socialiste.

Si Pouchkine a débuté en tapant dans des boîtes de conserves... il s'agissait probablement de pots de caviar !

Maximilian Kremer est russe, lui aussi. Mais cela fait bien longtemps qu'il a renié sa patrie. Bien avant la chute des Soviets... et sans doute à cause d'eux. Evidemment, il a gardé des contacts avec sa terre natale, notamment dans

les affaires. Kremer a fait fortune dans l'industrie pharmaceutique. Il contrôle aujourd'hui, depuis ses bureaux de la *City*, le marché russo-européen qui reprend du poil de la bête après l'échec de la mondialisation sauce Ketchup et le redressement simultané des valeurs traditionnelles de la vieille Europe.

Aujourd'hui âgé de soixante-quatre ans, Maximilian Kremer est un homme puissant, dans tous les sens du terme. Athlète magnifique, il ressemble à un tribun spartiate. Il faut dire que Kremer a, lui-même, été un sportif de haut niveau, notamment au golf où il continue de briller dans les tournois de seniors. Il a d'ailleurs mis en ondes ses trois passions (le foot, le golf et les chevaux) en créant une chaîne thématique de large audience : Equisport.

Depuis que l'espérance de vie fait la guerre aux statistiques, les sexagénaires du type Kremer sont extrêmement prisés. Lorsque de surcroît ils sont riches, aucune femme ne leur résiste. Par contrecoup, la génération des vingt à quarante ans est regardée comme impropre à la consommation. Eh oui, nous sommes des fruits verts et notre cas relève (presque) de la pédophilie ! Il faut quand même avouer que Kremer est un sacré beau mec. Grand, athlétique, les épaules et la mâchoire carrées. Volontaire, comme tous les nababs. Son regard bleu cobalt désarçonne, mais sous ses pommettes saillantes qui trahissent peut-être des origines tatares ou mongoles, se nichent deux fossettes rassurantes.

Un signe d'appartenance à l'espèce humaine.

D'un seul coup, Kremer se retourne de trois-quarts. Il s'aperçoit que je le dévisage. Je pique un fard et détourne le regard. Pourvu qu'il ne me prenne pas pour une folle ! Mais non, il m'adresse un sourire engageant, ponctué d'un léger hochement de sourcils, destiné à souligner le travail de Pouchkine qui fait danser le ballon avec l'habileté d'une otarie.

Kremer a l'habitude des journalistes. C'est un charmeur. Son sourire ensorcelle mais son regard me glace le sang. Br-r-r-r-r !

Vassili Pouchkine, lui, doit avoir peu ou prou le même âge que moi. Comme le poète russe du XIXème, c'est un métis. Existe-t-il un lien de parenté ? Nul ne le sait et, de toute façon, ce ne sont pas là des questions que se pose la presse sportive. Ses parents sont russes, de Saint-Pétersbourg, mais sa mère est née à La Havane. Cela figure dans tous les dossiers de presse. Une Cubaine certainement très foncée qui a dû quitter le *lider maximo* pour suivre papa Pouchkine, après la chute du mur de Berlin. Cela ne figure pas dans le dossier de presse.

Vassili Pouchkine est au football ce que le pur-sang est à l'espèce équine. C'est peut-être la raison de leur attirance mutuelle. Le métis danse avec la balle plus qu'il ne la touche, la caresse plus qu'il ne la frappe, la subtilise, invente des ellipses d'un pied à l'autre, d'avant en arrière, jongle de la tête et du poitrail, s'enroule autour du caoutchouc tel un reptile étouffeur... pour mieux comprimer puis faire gicler le ballon. Mais Pouchkine n'est pas qu'un prestidigitateur. Athlète gracile aux muscles ciselés, il tire son unicité – pour ne pas dire son invincibilité – de ses démarrages fulgurants. En trois secondes, le métis passe de la vitesse zéro à celle d'un sprinter ayant atteint son plein régime.

Implacable !

S'il n'avait explosé dans le foot, Pouchkine aurait été recordman du cent mètres, aucun doute là-dessus ! A ce jeu-là, ses opposants doivent se mettre à plusieurs pour trouver une parade, essayant d'anticiper ses déplacements. Cela fragilise la défense adverse qui devient perméable aux offensives des coéquipiers du prodige.

Voilà donc ce miracle de la génétique. Là, juste quelques mètres devant moi. Un sur dix milliards ! Et pourtant, il est fait de chair et de sang, comme moi, comme vous...

L'entraînement tire à sa fin mais Pouchkine se meut avec une telle légèreté que la notion de repos semble ir-réelle. Une libellule se repose-t-elle ? Non, elle virevolte comme les doigts d'un pianiste et lorsqu'elle s'arrête, c'est pour mourir.

Voilà, c'est fini.

Pouchkine enfle son survêtement et Kremer le prend par les épaules. A côté du colosse, le métis dégage une certaine fragilité. Dans sa façon de marcher, peut-être. Ses chaussures cloutées ne ressemblent pourtant pas à des ballerines et ses protège-tibias ne portent pas d'ailerons en guise de franges. Allons Fléance, tu n'es pas là pour faire de la poésie ! On t'a juste demandé de pondre un papier sur le footballeur du siècle et son amour pour les chevaux.

Eh bien justement, nous y voici. Pour la suite du programme, j'ai un tuyau. Le Russe va retourner se changer au Mont Royal, complexe hôtelier haut de gamme qui surplombe la Chapelle-en-Serval. Cela ne vaut pas la peine d'essayer d'y pénétrer ; même avec une carte de presse. Réquisitionné par l'équipe de Russie, le Mont Royal est ceinturé de flics en civil. Les bois alentours en sont également truffés. Seuls peuvent entrer les joueurs et leur entraîneur. Ainsi que Maximilian Kremer, bien entendu ! Il existe peu d'endroits où Kremer est *persona non grata*. Le Mont Royal vit en autarcie depuis le début de la Coupe du Monde. En revanche, je sais que Pouchkine et Kremer vont ressortir en catimini pour se rendre chez Prospère Barrois. Vous savez, celui qui entraîne les chevaux de Kremer...

Le mieux est d'y aller tout de suite.

L'écurie Barrois se situe en bordure du terrain des Aigles. Gigantesque clairière de gazon manucuré, soigneusement "vaporisé" par les services d'entretien de France Galop, afin que l'herbe conserve la souplesse molletonnée requise par les jambes des pur-sang. La "ronde" des Aigles est ceinte d'une couronne de sable finement